

**Capital physique, patriarcat et individualisation dans *Go Tell it on the Mountain* et *Another Country* de James Baldwin**

Pascal Kouadio BROU

Assistant

Informatique et Science du Numérique

Spécialité : Anglais/ Littérature et Civilisation Américaines

Université Virtuelle de Côte d'Ivoire

[pascalkouadio10@gmail.com](mailto:pascalkouadio10@gmail.com)

**Résumé :** Le corps de la femme et tous ses atouts constituent son capital par lequel elle participe à la transformation de la société humaine. Cependant, la société patriarcale capitaliste s'approprie ce corps pour en faire un investissement qui soumet la femme à un habitus social, lequel habitus est un canal d'embrigadement et de déni de sa liberté et de son humanité. Cependant, il se trouve des femmes qui refusent l'immanence que leur impose la société capitaliste en relation avec leur corps et qui se rebellent contre tout le système patriarcal. Elles affichent des attitudes qui attestent de leur dynamisme et montrent les limites du patriarcat. Elles s'inscrivent dans une action d'auto-détermination en puisant les forces au fond de ce corps prétexte à exploitation et violation.

**Mots-clés :** déterminisme – femmes – capital physique – patriarcat – capitalisme

**Abstract:** Women's bodies and everything they involve stand as their capital that help them take part in the transformation of human societies. Nevertheless, patriarchal capitalist society takes hold of these bodies and reuse them in a way that women are forced to abide by a social habitus that stands as a channel of enslavement and denial of their freedom and humanness. Nevertheless, there are women who stand against immanence in connection with their body and against the whole patriarchy. They adopt attitudes that prove their dynamism and the limits of patriarchy overall. They embark in a process of self-determination digging their strength from deep down the body that is said to justify exploitation and violation.

**Keywords:** determinism – women – body – patriarchy—capitalism

## Introduction

La question que nous estimons relevant de la préséance à propos de tout être humain qui vient au monde est celle qui porte sur son sexe. La première classification des individus est celle qui est faite en relation avec leur sexe quelle que soit leur race. La tradition Judéo-chrétienne à laquelle James Baldwin fait explicitement référence dans les deux ouvrages sur lesquels porte le présent article affirme que Dieu a créé l'Homme, il les a créés homme et femme. La classe sexuelle est donc une évidence naturelle dont la récupération et l'exploitation faites par la société patriarcale obéissent à une volonté de réification de la femme sur la base de sa différence sexuelle qui pourrait être la face visible d'une autre différence en termes de valeurs comportementales ou humaines. C'est à partir de cette hypothèse que nous voulons aboutir à la réalité de l'appropriation par la société patriarcale des atouts physiques et humains de la femme pour un réinvestissement dans une visée capitaliste. Le corps de la femme est son capital, sa richesse dont la disposition ne lui revient pas d'office car objet d'un enjeu social pour son contrôle, pour la hiérarchisation des sexes et pour la construction de la société capitaliste. La valorisation de la femme émanerait donc de sa capacité à s'accommoder avec les attentes de la société capitaliste, à se sacrifier pour le bonheur des hommes et de la survie de la société. La femme, par son corps et ses qualités intrinsèques, s'inscrit au cœur d'une politique économique en tant que commodité avec sa valeur d'usage et sa valeur d'échange (Marx, *The Capital*, Vol.1, p. 30) qui lui échappent entièrement car déterminés par le système capitaliste. Face à cette perspective d'exploitation des capacités physiques et humaines des femmes au profit des visions du capitalisme, la contribution de James Baldwin voudrait s'inscrire dans l'élan de redéfinition des éléments qui feraient éclore la vraie valeur de la femme, une valeur établie selon des critères différents de ceux auxquels se réfère la société capitaliste.

Dans la présente étude, nous nous assignons la tâche de mettre en exergue dans une analyse de *Go Tell it on the Mountain (Go Tell)* et *Another Country (AC)*, les mécanismes par lesquels James Baldwin met la femme en possession de son être physique, moral et psychologique. Ces ouvrages sur lesquels porte cet article sont une épopée et une prosopographie de la femme par sa représentation morale, psychologique aussi bien que physique. Lesquelles représentations justifient l'approche sociale de la femme.

## 1-Le capital de la femme

L'usage des pronoms "he"<sup>1</sup> et "she"<sup>2</sup> qui jonchent *Go Tell* et *AC* selon que les personnages auxquels se réfère l'auteur soient un homme ou une femme atteste de la différence sexuée entre l'homme et la femme. Il y a une distinction entre l'homme et la femme qui se fait sur la base de l'élément physique qu'est le corps. Un clivage social sur la base d'une différence physique met les hommes face aux femmes dans une position contemplative selon les intérêts de chaque groupe. De cette réalité physique ressort une perception que les hommes ont du corps de la femme qui nous est décrite en ces termes "she stood like a target and a prize"<sup>3</sup> (Baldwin, 1962, 14). De cette citation découle la problématique de l'appropriation par l'homme du corps de la femme.

### 1-1. La beauté physique

Le corps de la femme contient en lui-même les motifs qui font d'elle une cible (target). En réalité, la femme est nantie d'un capital physique naturel. Son corps est un agrégat d'atouts qui lui sont propres et qui la définissent, l'enrichissent et la rendent particulière par rapport à l'homme, la rendent désirable pour l'homme: "breasts, standing out like mounds of yellow cream,...tough, brown, tasty nipples,...thighs" (Baldwin, 1962, 30)<sup>4</sup>. Ce corps brièvement décrit, suscite le désir chez l'homme. Ainsi, le personnage masculin Vivaldo se perd dans un fantasme devant le corps d'un autre personnage féminin: "He looked at the blonde again, wondering what she was like with no clothes on"<sup>5</sup> (Baldwin, 1962, 295). A côté de tout cet agrégat d'atouts physiques qui font de la femme une cible, Baldwin nous rend conscients de ce que la femme devient par conséquent la récompense pour ceux qui auront assez de courage pour s'efforcer de la posséder. L'idée de récompense (prize) implique que la femme détient une valeur qui nécessiterait un investissement, des efforts à consentir de la part de l'homme. Nous ferons ressortir les efforts consentis par les hommes pour s'appropriier le corps de la femme.

---

<sup>1</sup> il

<sup>2</sup> elle

<sup>3</sup> Elle se dressait comme une cible et une récompense

<sup>4</sup> "des seins, dressés comme des montagnes de crème jaune...des nichons durs, bruns et agréables au palais...des cuisses"

<sup>5</sup> "Il regarda encore la blonde, s'interrogea sur ce à quoi elle ressemblerait sans vêtement"

## 1-2. La femme : une valeur unique

En plus de l'attractivité de leur corps, les personnages féminins de *AC* et *Go Tell* ont aussi une valeur unique en tant qu'origine de toute autre richesse, celles qui sont « la première valeur » (Lukacs, 201) et qui recréent tout vu que « nous sommes nés des femmes » (Sizoo, 79). Des personnages féminins découlerait tout le fourmillement de nos sociétés dépeintes dans *Go Tell* et *AC*. Elles appellent à l'existence tout l'univers en raison de leur force de caractère qui serait supérieure à celle de l'homme comme le stipule Baldwin à travers ces lignes qui affirment la supériorité de la force de caractère de Cass Silenski sur son mari Richard :

She had always seen much farther than Richard, and known much more; she was more skilful, more patient, more cunning and more single-minded ; and he would have had to be a very different, stronger, and more ruthless man, not to have married her. But this was the way it always had been, always would be, between men and women everywhere (*AC*, 342)<sup>6</sup>.

De ce passage, nous décelons la multiplicité de vertus dont dispose l'être féminin dans *AC*. La femme jouit d'une supériorité comparée à l'homme en ce sens qu'elle est plus talentueuse, plus patiente, plus intelligente et plus équilibrée. Elle est cette dernière création qui achève la création et la rend parfaite. Elle porte en elle-même la marque de la perfection par ses qualités intrinsèques.

En plus desdites qualités, la femme constitue également le laboratoire d'incubation et de maturation de toute vie humaine. De son sein, la femme donne la vie à tout humain à l'instar d'Elizabeth qui enfante John, Roy et leurs sœurs (*Go Tell*) et Cass dans *AC*. Par son rôle auprès de l'homme dans son service domestique et l'enfantement, elle devient le pivot autour duquel toute la structure de la société patriarcale s'articule.

Le troisième élément du capital naturel de la femme est sa bonne foi.

---

<sup>6</sup> "Elle a toujours vu plus loin que Richard, et eu plus de connaissances que lui ; elle était plus habile, plus patiente, plus ingénieuse et plus claire dans ses idées ; et il aurait fallu qu'il ait été un homme différent, plus fort, et plus impitoyable, pour ne pas l'épouser. Mais cela était la manière dont il a toujours été, il sera toujours, entre les hommes et les femmes partout."

### 1-3. La femme : être de fidélité et d'abnégation

La femme prend des engagements et y reste fidèle. Elle ne se dédit pas mais au contraire elle s'investit dans ses responsabilités pour les honorer dignement.

Dans *Go Tell*, Déborah et ensuite Elizabeth restent fidèles à Gabriel tandis que celui-ci entretient des relations extra-conjugales avec Esther. De même, dans la famille Grimes, le père abandonne sa femme et ses enfants pour un exode vers le nord des Etats-Unis sans se soucier de leur devenir. La mère Grimes s'est privée de nourriture pour que ses enfants ne meurent pas de faim. Elle n'a pas cessé d'adresser des prières à Dieu pour qu'il préserve ses enfants de la perte (Go Tell, 68). Son élan altruiste lui a permis de ressentir de la peine face aux déviations comportementales de son fils Gabriel devenu alcoolique.

La femme baldwinienne est conséquente dans ses démarches, engagements et attitudes au fil de sa vie. Ses actes passés sont en harmonie avec sa vie présente. Sa vie est réalisation de promesses, preuve d'un attachement indéfectible à une ligne de conduite qu'elle s'est fixée. Elle est donc un individu véritablement libre selon Rousseau dans la mesure où elle respecte les règles auxquelles elle a adhéré à travers son engagement à la fidélité à son mari (Rousseau, 1762), son engagement matrimonial et affectif envers ses enfants.

Une approche individuelle d'Elizabeth, Florence et Esther dans *Go Tell*, de Leona et Ida dans *AC* nous conforte dans notre vision d'un capital spécifique aux femmes. Elizabeth et la mère de Gabriel sont les images de la femme-mère (Ferguson, 1986). Elles font montre de l'éthique de la vertu et de l'esthétique (Schumacher, 2012). La femme-mère se dédie au bien de la communauté à travers sa progéniture à laquelle elle voue un amour filial allant jusqu'au sacrifice pour le bonheur de celle-ci et à ses dépens. La femme-mère dispose d'un capital affectif assez fort de sorte à rester auprès de ses enfants dans le plus grand dénuement à l'image de Leona qui clame qu'elle est disposée à mourir pour son unique fils au nom de son amour pour lui (*AC*, 32).

Cet ensemble de facteurs déterminants constituent le capital de la femme. Cependant, ces facteurs sont redéfinis par l'homme pour forger et pérenniser une forme de pensée et de conduite. Le capital naturel de la femme dans l'œuvre de James Baldwin est exploité dans divers

domaine : culture, économie, religion, éducation, reproduction et sexualité. Un ensemble de conventions sont passées au fil du temps pour établir le pouvoir masculin (Didier, 1998, 5).

## **2- La praxis capitaliste**

Baldwin montre comment la société patriarcale a forgé une nouvelle identité à la femme sur la base de son capital physique et sa constance affective. La société patriarcale affiche une volonté d'influer sur tout le « moyen » de la femme pour le transformer en affects : « une charge émotive entravant la liberté de l'esprit et troublant l'équilibre psychique » (*Le dictionnaire du littéraire*, 2016). Le capital naturel se mue en un capital culturel ou civilisationnel basé sur les attentes et les demandes familiales et sociétales et est imposé à la femme.

Le capital culturel est donc un ensemble de pratiques patriarcales qui font obstacle à l'épanouissement social de la femme, un ensemble de méthodes pour l'autorité masculine de se construire et de s'imposer à la femme. Le premier élément du capital civilisationnel est l'exigence à la domesticité c'est-à-dire l'exigence à se consacrer au bien-être familial par son investissement dans les tâches ménagères (*Go Tell*, 72), dans la garde des enfants (De Beauvoir, 256 ; *AC*). L'homme part à la recherche des moyens de subsistance quand la femme reste à la maison pour accomplir un travail pour lequel elle est naturellement prédisposée en référence au dévouement des femmes-mères sus-citées, mais un travail pour lequel elle ne reçoit pas de salaire tandis que l'homme en reçoit pour son labeur hors du foyer.

### **2-1. La détention du pouvoir économique et financier**

L'aspect économique du capital culturel est perceptible à travers l'idéologie capitaliste présente dans *AC*. Dans sa coopération avec Steeve Ellis, Ida Scott fait usage des moyens financiers de celui-ci pour la promotion de sa carrière d'artiste. Elle détient la force de production tandis que lui, détient les moyens de production. L'accès d'Ida Scott aux moyens de production de Steeve Ellis est l'adhésion à une logique d'exploitation économique des faibles par les détenteurs de la richesse financière selon la vision marxiste du capitalisme. Cette relation, au lieu d'être une relation égalitaire, inclut l'exploitation de la force de travail par le détenteur du capital qui en fait ne paie qu'une partie du travail colossal fourni par le travailleur. Le salaire

n'étant qu'une infime partie du résultat du travail fourni (Attali, 2005). Le capital économique de Steeve Ellis est défavorable à Ida Scott en ce sens qu'elle ne détient aucun moyen financier qui lui conférerait une autonomie financière et une liberté d'action. Dans l'effort de construction de son capital économique, elle devra donner accès à son capital physique en référence aux mots flatteurs dont elle est l'objet de la part de Steeve Ellis. Il s'opèrerait donc un échange, argent contre sexe, qui s'apparenterait à la prostitution. Certaines fois, cet échange se fait de façon très subtile et selon un certain art d'attractivité. La femme est séduite par les leurres de la galanterie et du romantisme (*AC*, 346-347) qui accompagnent l'attrait financier de l'homme capitaliste. Même si la galanterie paraît un palliatif à une forme d'inégalité naturelle et sociale (et économique dans le cas présent), elle participe à mettre davantage la femme dans les chaînes de la servitude économique. L'acceptation de la galanterie est une forme d'adhésion à l'aliénation objective (Marcuse, 1968,36) qui est un paradigme par lequel les individus aliénés se complaisent dans une forme inavouée d'exploitation, une accommodation à l'habitus social (Elias, 1991, 11). L'investissement économique se fait dans les atouts physiques de la femme qui en donne l'accès à l'homme nanti financièrement. La volonté de la femme de s'affranchir économiquement se heurte à la volupté de l'homme. Elle a un passif financier qui la rend donc dépendante physiquement de l'homme.

## **2-2. L'illusion de la galanterie**

Par le leurre de la galanterie, les hommes inculquent une mentalité de passivité aux femmes. Ils usent d'un lexique tel que: "honey" (*AC*, 350). L'enjeu pour l'homme étant le contrôle du corps de la femme et de ses atouts moraux qui la rendent particulièrement désirable, la galanterie impose à l'homme des normes de savoir-vivre et l'entretien d'un rapport avec le sexe féminin. Ainsi il pourra rencontrer son assentiment à disposer d'elle (Alain Viala, 2019).

Dans cette relation homme-femme, Kate Millett nous livre sa pensée selon laquelle le corps de la femme la définirait dans la vision patriarcale (Millett, 1971). Le corps de la femme détermine la qualité du regard que lui porte l'homme, il définit la place sociale que lui accorderait l'homme. Si la femme veut bénéficier du pseudo-anoblissement à travers le titre : "princess" (*AC*, 14), elle doit s'investir dans son apparence physique. Dès lors, il existe des femmes qui accordent la priorité à ce qui les rendrait attirantes et désirables aux yeux des

hommes: “A young girl is viewed as silly, flirtatious, concerned with the external of sexual attractiveness, such as cosmetics and clothes, .....like Sleeping Beauty<sup>7</sup> (Ferguson, 1986, 9). Dans *Go Tell*, le personnage Florence qui s’attache à tous ces artifices--- produits cosmétiques et vêtements --- est celle qui a intégré l’exigence pour la femme d’accorder la priorité à son apparence. Elle met son corps à la disposition de l’homme en échange de la promesse d’un anoblissement par le mariage et d’un confort financier.

La galanterie conduit la femme à la passivité. Laquelle passivité est l’une des composantes du capital culturel. A la femme est faite l’exigence de l’immobilisme “stay around here the rest of ...life”<sup>8</sup> (*Go Tell*, 85). Aucun élan de mouvement, aucune volonté de transcender le cadre familial ne doit animer la femme. Le cadre familial est assez sécurisant et suffisamment vaste pour permettre l’épanouissement de la femme selon la vision patriarcale. Une forme d’univers carcéral est imposée à la femme afin d’endiguer toute velléité d’affirmation de soi et d’initiation d’entreprise qui l’égalerait à l’homme pourvoyeur.

Le passif physique est aussi perceptible dans les moments de confrontation physique. Dans les rixes entre époux (*Go Tell*, 48) ou amant (*AC*), nous avons des preuves que la femme est physiquement moins forte que l’homme. La femme a été attirée vers l’homme par ses manières galantes. Il s’est montré disposé à apporter affection et tendresse à la femme. Rufus (*AC*) et Gabriel (*Go Tell*) ont rassuré les femmes auxquelles ils faisaient la cour. Gabriel fit cette promesse à Elizabeth: "I’ll love you...and I’ll honor you"<sup>9</sup> (*Go Tell*, 188). Quand ils se mirent ensemble, la promesse se mua en affrontement: "he reached out and slapped her across the face"<sup>10</sup> (*Go Tell*, 48). Elizabeth (*Go Tell*) et Leona (*AC*) sont forcées de se soumettre à leur mari ou amant en raison de leur faiblesse musculaire. Ils ont utilisé le leurre de la galanterie pour attirer les femmes et les soumettre à leur pouvoir. En fait le système patriarcal ne peut s’implanter sans recourt à la contrainte “And yet, just as under other total ideologies...control in patriarchal society would be imperfect, even inoperable, unless it had the rule of force to rely

---

<sup>7</sup> Une jeune fille est perçue comme insouciant, aguichante, préoccupée par l’apparence extérieure de l’attrait sexuel comme les produits cosmétiques et les vêtements...à l’image de la Belle au Bois Dormant.

<sup>8</sup> Rester sur place le reste de sa vie

<sup>9</sup> Je t’aimerai...je t’honorerai

<sup>10</sup> Il leva la main et lui infligea une gifle



upon, both in emergencies and as an ever-present instrument of intimidation”<sup>11</sup> (Millett, 1971, 43). Les pratiques sociales patriarcales s’implantent par des idéologies aussi douces et subtiles que la galanterie mais pour les pérenniser l’homme a recourt à la force physique qui intimide et soumet la femme dans l’optique de l’exploiter.

### 2-3. L’exploitation de la fonction génitrice

Le capital physique de la femme est abondamment exploité par la répétition des naissances. Baldwin nous relate le caractère répétitif des couches d’Elizabeth, la mère de John: “It was to this hospital that his mother had gone when Roy, and Sarah, and Ruth were born. She would be going away again.” (*Go Tell*, 11-12)<sup>12</sup>. L’atout physique de la femme ne se présente pas comme un privilège mais plutôt comme une source d’oppression et de peur (Baker, 1991, 169). Aucune possibilité pour la femme de contrôler son corps. La loi de divers états régule la vie sexuelle de la femme de sorte à déclarer la stérilisation, l’avortement et la contraception comme étant des pratiques illégales. Cela résulte en la détérioration du corps de la femme représentée par Elizabeth “dark hard lines running downward from her eyes, and the deep, perpetual scowl in her forehead, and the downturned, tightened mouth, and the strong, thin, brown, and bony hands” (*Go Tell*, 22)<sup>13</sup>.

Sur le plan de la reproduction de l’espèce humaine, la stratification sociale sur la base de la conscience sexuée y est perceptible: “In a patriarchal kinship system, children are reckoned as being born to men, out of women. Women, in this system, bear the children of men. The essential concept is the seed, the part of men that grows into children of their likeness within the bodies of women”<sup>14</sup> (Richardson et Taylor, 1993, 440). La femme a un corps qui la destine à porter des grossesses. Cependant, les enfants appartiennent au père dont ils portent le nom. La mère n’est pas plus qu’une sorte de porteuse dans laquelle l’enfant atteint la maturité pour en être séparée par la naissance. Le patronyme d’Ida et Rufus (AC, 1962) nous informe en partie sur

---

<sup>11</sup> Cependant, à l’instar des autres idéologies totalitaires...le contrôle dans la société patriarcale serait incomplète, même impossible, à moins qu’elle ait la force comme appui, à la fois en cas d’urgence et comme un moyen permanent d’intimidation

<sup>12</sup> "C’est à cet hôpital que sa mère était allée quand Roy, et Sarah, et Ruth étaient nés. Elle s’apprête à y aller encore"

<sup>13</sup> De sombres traits descendant de ses yeux, et le profond et permanent renfrognement de son visage, et la bouche penchée, serrée, et les mains solides, maigres et sombres

<sup>14</sup> Dans le système patriarcal, il est admis que les enfants naissent des hommes par les femmes. Dans ce système, les femmes portent les enfants des hommes. L’élément le plus important est la semence, cette partie des hommes qui grandit dans le corps des femmes pour devenir un enfant à l’image des hommes.

l'identité de leur père tandis que le lecteur ne dispose d'aucune information en relation avec l'identité de leur mère dont il est fait mention seulement par 'their mother' tandis que le nom du père est manifeste : Scott. *Go Tell* est traversé par le récit de la vie d'une mère de famille sans pour autant faire mention de son nom alors que le père qui a fui le domicile familial depuis la tendre enfance des enfants Grimes nous est présenté comme celui dont Florence et Gabriel portent le nom. Cet état de fait plonge également dans l'oubli tous les sacrifices consentis par la mère pour assurer l'éducation et les besoins vitaux des enfants (*Go Tell*, 72-77). Cette réalité est reproduite dans *AC* à travers Ida Scott et Rufus Scott. L'auteur nous relate les longs moments d'échange entre les enfants et leur mère sans pour autant nous livrer son nom. En somme, les efforts consentis par la femme pour la pérennisation de l'espèce humaine restent non-reconnus. Le droit à la propriété vis-à-vis de sa progéniture pour la reconnaissance de la contribution de la femme est inexistant. La parenté légalement reconnue est la paternité qui est manifeste à travers le patronyme tandis que la maternité est latente.

### **3-La réappropriation du corps de la femme**

James Baldwin vise à permettre à la femme de disposer de son corps. Il veut aller au-delà de la clameur de Diderot:

Femmes, que je vous plains! il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux, et si j'avais été législateur, vous l'eussiez obtenu. Je vous aurais affranchies, je vous aurais affranchies, je vous aurais mises au-dessus de la loi; vous auriez été sacrées, en quelque endroit que vous vous fussiez présentées. (Diderot, 1875, 260)

Face au chapelet d'éléments réifiant pour la femme, Baldwin appelle à une individualisation de la femme. *Go Tell* et *AC* font partie d'un processus d'autonomisation de la femme. A travers ces ouvrages, Baldwin exprime une: "aspiration à l'autodétermination, à l'expression des préférences et à l'accroissement des choix" (Claude Martin, 2). L'autonomisation est une prise de conscience par rapport aux préjugés (Bréchon et Gallard, 3). La femme devient libre de ses pensées et de ses idées en se défaisant des distributions sociales de rôles, se libérant psychologiquement d'un habitus oppressant. Dans l'atmosphère de la condition sociale de la femme assombrie par tout ce capital culturel défavorable, Baldwin construit des

personnages féminins qui ont la volonté de détruire les préjugés. Il propose aux femmes du monde entier l'expérience de ses personnages pour les appeler au courage de la pensée et des actes. Une adhésion à la philosophie des Lumières formulée par Kant : Sapere aude. (Holt,2013). Tout en étant un appel à la maturité morale et psychologique, cette philosophie met la femme face à sa destinée avec à sa disposition la capacité de se définir elle-même pour véhiculer la véritable image d'elle au monde et aux générations à venir. Cette lumière brille dans l'élan émancipateur des femmes telles que Ida Scott et Cass dans *AC*, Elizabeth et Deborah dans *Go Tell*. En général, les personnages féminins de *Go Tell* et *AC* ont la fibre humaniste qui les amène à consentir des sacrifices pour le bien des autres en se sacrifiant elles-mêmes. Mais en associant leur capacité à s'affirmer à leur préoccupation du mieux-être des autres, la femme baldwinienne fait montre d'un individualisme humaniste. L'engagement d'Ida Scott dans la recherche de son frère qui est porté disparu et sa constante foi dans la possibilité de le retrouver : "I know more about what happened to my brother than you can ever know"<sup>15</sup> (*AC*, 405) en sont des preuves. Ida fait un repli en refusant de se conduire comme toutes les connaissances de son frère qui l'ont abandonnée quand il se trouvait dans les difficultés. Ce repli se fait sur son environnement familial et amical et non sur elle-même. Ainsi, elle fait montre d'une autonomie dans ses capacités d'analyse de la réalité tout en s'ouvrant aux autres de sorte qu'elle glorifie chaque vie en lui accordant du prix. Pour la femme baldwinienne chaque vie humaine est perçue comme une richesse unique. Elle est capable de se mouvoir, de s'engager dans un mouvement de transcendance contrairement à la supposée immanence de son corps de femme.

Baldwin engage ses personnages féminins et toutes les femmes en général à refuser le déterminisme. Il redéfinit la femme en lui redonnant de disposer d'elle-même. Le corps que Baldwin reconnaît à la femme est celui qui promeut les aptitudes d'ordre moral, psychologique et intellectuel. La vision du corps de la femme perçue par James Baldwin ne saurait s'apparenter à celle qui prévaut dans la société patriarcale. Selon la vision des hommes, la femme est une cible et une conquête à faire, elle est attirée par les belles toilettes et par tout ce qui est artifice. Des attitudes et des pensées de cet ordre confinent la femme dans des positions de dominée, d'objet contrôlé, cerné et maîtrisé par l'homme. La naissance ne confère pas le statut social de femme (De Beauvoir, 1949) mais plutôt l'intériorisation de l'extériorité, l'intériorisation des

---

<sup>15</sup> Ce sait ce qui est advenu de mon frère plus tu ne peux savoir

structures du monde social (Bourdieu, 1966). L'acceptation des aprioris, des préjugés détermine le statut de tout individu.

Cette vérité débride la jeune génération de femmes de sorte qu'elles refusent le pseudo-confort de la vie conjugale en recherchant la liberté financière, en s'abstenant de la maternité avec sa connotation mentionnée plus haut. Ida Scott refuse de répondre à l'appel à la domesticité. Elle refuse le mariage et démontre ses facultés et sa capacité à se montrer intelligente et engagée dans sa quête d'autonomie. Son investissement se fait dans la construction d'elle-même et non d'une progéniture et d'un géniteur encore moins dans des artifices vestimentaires pour embellir son corps selon les attentes du patriarcat. Si elle sollicite les moyens de l'homme capitaliste, elle ne se laisse pas lier par une dette matérielle et psychologique. Face aux exigences de l'économie capitaliste, l'intérêt individuel et la libération des individus deviennent les fondements de toute existence. Loin d'être un égoïsme, l'intérêt individuel est une quête d'un agrégat de libertés subdivisés en reconnaissance de chaque humanité. Alors, la femme s'engage dans un mouvement de libération qui commence par une séparation physique : "And this became Florence's deep ambition : to walk out one morning through the cabin door, never to return"<sup>16</sup> (*Go Tell*, 72). Le détachement physique avec le cadre où se produit l'oppression---le foyer--- s'impose comme début de la liberté. Force est de noter que la femme sait se radicaliser quand sa soif de liberté demeure non étanchée. Ainsi, Cass, Florence et Ida se rebellent contre les normes patriarcales. Elles poussent leur rébellion à un point de rejet complet de tout ce qui est en rapport avec le patriarcat. Elles adoptent des attitudes qui menacent les fondements même de la société patriarcale, les lois naturelles et divines (Spargo, 1999). Une révolution d'ordre sexuelle qui rejette les institutions sexuelles traditionnelles, les tabous et les mythes : "an end of traditional sexual exhibitions and taboos, particularly those that most threaten patriarchal monogamous marriage : homosexuality, 'illegitimacy', adolescent, pre-and extra-marital sexuality"<sup>17</sup> (Millett, 1971, 62). Le sexe revêt une importance politique, la politique étant la gestion de la cité. La contestation sociale et politique couvre le domaine sexuel par le refus de la fonction reproductive par Leona : "I ain't going to have no more babies"<sup>18</sup> (*AC*, 31). Le sexe n'est plus une activité intime mais une arme ou une idéologie dans l'élan contestataire des avantages liés

---

<sup>16</sup> Et cela était l'ambition intime de Florence, s'en aller par la porte de la cabane et ne plus y retourner

<sup>17</sup> La fin des exhibitions sexuelles et tabous, en particulier ceux qui menacent le plus le mariage monogame patriarcal : l'homosexualité, 'l'illégitimité', la sexualité avant le mariage et extraconjugal

<sup>18</sup> Je ne vais plus avoir d'enfant

aux classes sexuelles, un appel à l'anticonformisme sexuel et de genre. Le refus de Leona et d'Ida de se marier et de faire des enfants est l'expression d'une volonté de disposer d'elles-mêmes, d'inscrire leur corps dans le domaine privé. L'usage de ce corps doit répondre aux désirs de celle auquel il appartient et non aux hommes. Par la liberté accordée à Ida et Leona, Baldwin suggère la redéfinition des traits comportementaux dits masculins et féminins. La soumission et le respect pour tout être humain doivent animer autant les femmes que les hommes. La fidélité à son conjoint doit s'imposer aux hommes sinon elle doit être une utopie pour les femmes également. La quête du plaisir et du bien-être ne saurait être seulement l'apanage des hommes. En remettant l'usage de leur corps aux femmes, Baldwin leur reconnaît la capacité à sortir de l'immanence.

Dans une société capitaliste qui fait l'apologie de l'individualisme égoïste, la femme se dispose à servir les autres tout en demeurant respectable. Un abaissement qui semble obéir à une volonté évangélique afin de paraître grande : "My mother's photograph, which stood all by itself on the mantelpiece, seemed to rule the room, it was as though her photograph proved how her spirit dominated that air and controlled us all"<sup>19</sup> (Baldwin, 1956, 18). La femme-mère devient une icône en raison de son sacrifice, de son abaissement, de son service débonnaire. Elle acquiert une respectabilité suite à son dépouillement et non à travers une contrainte. Le culte qui lui est rendu dans ce passage sus-mentionné est à l'opposé de celui qui est réservé à l'homme qui en bénéficie à travers la contrainte psychologique et physique.

### Conclusion

Dans *AC* et *Go Tell*, la femme est belle dans la vision féministe quand elle entreprend un mouvement de révolution basé sur une nouvelle approche de son corps. Cette femme allie réactivité, humanisme et raison. Elle s'efforce de trouver les moyens pour améliorer son quotidien tout en gardant le lien avec toute l'humanité. Dans le don de sa personne et la revendication de ses droits humains, elle se valorise. La femme qui s'inscrit dans cet élan émancipateur confirme le dynamisme de la société humaine qui doit évoluer de son état primaire, de ses aprioris vers une acceptation des différences. La femme doit être à l'origine de sa propre

---

<sup>19</sup> La photographie de ma mère qui se tenait seule sur le manteau de la cheminée, semblait gouverner la pièce, il semblait que cette photo montrait comment son esprit dominait l'air et nous contrôlait tous.

libération. Elle doit entrevoir sa liberté et se donner les moyens pour l'atteindre. *AC* et *Go Tell* préconisent une translation de la conception du corps de la femme d'une entité contrôlée et maîtrisée par l'homme à une propriété totalement privée. Le corps de la femme est le capital qui l'avilit s'il est utilisé selon la vision patriarcale, renfermé dans la reproduction, l'exécution des tâches ménagères et la satisfaction sexuelle des hommes. Partir de l'expérience personnelle de chaque femme pour influencer sur le sort de toute une frange de la société, de toutes celles dont le corps est annexé par les hommes. Tout en invitant chaque femme à prendre son courage pour remettre en question tout un système qui la maintient dans les chaînes, Baldwin appelle à l'existence la contradiction, le droit à la différence dans l'esprit du postmodernisme (Spargo, 1999). Il célèbre la complémentarité dans la différence afin de donner le droit à des individus de ne pas naître avec le pénis sans pour autant souffrir de cette contingence.

## Bibliographie

### Corpus

- 1- Baldwin, James. *Go Tell It On the Mountain*. New York: Knopf, 1953.
- 2- ..... *Another Country*. New York: Dial Press, 1962

### Autres ouvrages consultés

- 3- Attali J. *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Fayard, Paris, 2005.
- 4- De Beauvoir, Simone. *Le Deuxième sexe I*. Paris: éditions Gallimard, 1949.
- 5- Baker, Judith A. *Women In American Law: the Struggle Toward Equality From the New Deal to the Present*. New York: Holmes & Meier Publisher Inc., 1991.
- 6- Diderot, Denis. *Œuvres complètes*. Tome 2, partie 1, éditions Hermann, 1875.
- 7- Elias, N. *Les sociétés des individus*. Paris : Fayard, 1991.
- 8- Ferguson, Mary Anne. *Images of Women in Literature*. Massachusetts, Houghton: Mifflin Company, 1986.
- 9- Marx, Karl. *The Capital: A Critique of Political Economy*, Volume I., Frederick Engels ed., Moscow: Progress Publishers, 1887.
- 10- Marcuse, H. *L'homme Unidimensionnel : Essai sur l'Idéologie de la Société industrielle avancée*. Paris : Minuit, 1968.

- 11- Lukacs, Georgy. *Pensées vécues, mémoires parlées*. Trad. J.M. Argelès, Paris : l'Arche, 1986.
- 12- Millett, Kate. *Sexual Politics*. New York: Avon Books, 1971.
- 13- Rousseau, Jean-Jacques. *Du Contrat social*, Livre I, Chapitre VIII : "De l'état civil", 1762
- 14- Spargo, Tamsin. *Foucault and Queer Theory*. New York: Totem Books, 1999.
- 15- Sizoo, Edith. *Par-delà le féminisme*. Abidjan : éditions éburnie, 2003.  
Press, 1989.
- 16- Viala, Alain. *La galanterie. Une mythologie française*. Paris : Seuil, 2019.
- 17- Aron, Paul et al, *Le dictionnaire du littéraire*. PUF, 2016.

### **Articles en lignes**

- 18- Bourdieu, Pierre. « L'école conservatrice : les inégalités devant l'école et devant la culture », *Revue française de sociologie*, vol. III, 1966, pp325-347.
- 19- Didier, B. « Les femmes et la diffusion des lumières », *Man and Nature/l'homme et la nature*, 1988.
- 20- Holt, Robin and Frank Hond. "*Sapere Aude*," *Organization Studies*, 2013.
- 21- Jourdain, Annet et Sidonie Naulin. « Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *Rescapé canopé : idées économiques et sociales*, numéro 116, 2011/4.
- 22- Martin, Claude. *Individualisation et politiques sociales: de l'individualisme positif à l'instrumentalisation de l'individu*, 2010.
- 23- Schumacher, Michele M. "Le Conflit entre «la femme» et «la mère» selon Élisabeth Badinter. Une confrontation entre Mère Nature et Dieu le Père, Créateur." 2012.